

L'Evolution de la Société Japonaise à Hokkaidô

Augustin BERQUE*

Abstract

The attachment of farmers to their land is much weaker in Hokkaidô than in Honshû (the rest of Japan). Farmers in Hokkaidô are emigrating and selling their land at a high pace, whereas in Honshû they take a part-time job. The result is that in Hokkaidô the mean size of farms has doubled between 1955 and 1975, whereas in Honshû it not only has barely changed, but is decreasing since 1970. This can only be explained by a global definition of the relation between society and its places. This relation is quite different in Hokkaidô from what it is in Honshû. Analysis of the generation of this difference shows three periods.

The first period corresponds to the Meiji era. Society in Hokkaidô is then highly instable in spatial terms, because of a wide gap existing between mental and social space on the one hand, and material space on the other. This gap originates in three peculiarities of the traditional Japanese society. The first one is that individuals do not define themselves as such, but as belonging to an "inside" (*uchi*) opposed to an "outside" (*soto*). Now, emigrants are turned out of their "inside" and hurled into what is the acme of outsidership, Ezo-ga-shima. The second one is that emigration can be assimilated to a fault, when considering the ethic value of the ancestral house (*ie*). The third one is that mental and social orders are essentially hierarchical. Now, pioneers are all equally starting from the scratch. All this accounts for a profound crisis in personality. Immigrants try to avoid this crisis by remaining faithful to the homeland (*kokyô*) and clinging to each other in groups which have been constituted before the colonization. This amounts to a negation of their new places, and causes a high mobility of the whole society. This society can be termed as pre-local.

The second period (from 1910 to 1955) is that of the formation of a local society peculiar to Hokkaidô. Structuration of this society has not proceeded from the inside, but from the outside. It is the State who has shaped (by the *goban-no-me*) and termed the places, and located the settlers. Then it compulsorily has had the farmers conclude local contracts of association. These associations have been called *buraku*, but they are quite different from the communities which the *buraku* are in Honshû. Then they immediately are used by the State as tools of its agricultural policy. Thus, they are functionalized from the beginning.

* Attaché de recherche au CNRS.

Individuals also are functionalized as producers and sellers of agricultural goods. They are agricultors (*nōgyōsha*) but not peasants (*hyakushō*) as are the farmers in Honshū. Their world is not centered on the locality they inhabit, but on a function which integrates them into extra- and supralocal organizations. But at the same time occurs a recentration of their personality on the conjugal couple, as appears in a low rate of divorce, and on the ego, as appears in the language and the behavior. This evolution can be outlined by the weakening of parental and local relations, and the strengthening of the ego and of functional relations. It results in the a potential weakening of the attachment of farmers to their land, because their personality is more independent from their local environment.

The third period (since 1955) is that of a general delocalization. Local peculiarities tend to disappear. Localities are more and more defined as the places of some functions, instead of as entities in themselves. This is a characteristic of urbanized societies; whereas in traditional societies functions are localized (*i.e.* subordinated to places). Functionalization of places leads to delocalization because people behave according to their functions instead of according to their places. Delocalization is faster in Hokkaidō than in Honshū. This can be related with its level of urbanization, the highest in Japan both quantitatively (proportion of people living in urban areas and rate of outmigration from rural areas) and qualitatively (rate of criminality, alcoholism, divorce). A local example shows *a contrario* that the high rate of delocalization peculiar to Hokkaidō is the expression of specific mental and social structures. For this reason it is assumed that Honshū cannot follow the way Hokkaidō has followed. Tenacity of localities, and their present revival, owe much to mental and social orders specific of the Japanese society; and in this way Hokkaidō is lagging behind.

Il ne s'agit pas d'une étude proprement sociologique, ou d'histoire sociale au sens habituel. Le point de vue était différent: au cours d'une étude sur les campagnes de Hokkaidō, j'ai buté sur quelques particularités qui m'ont paru inexplicables sans recourir à une définition globale du *rapport entre la société et ses lieux*. Ce rapport paraît très différent à Hokkaidō de ce qu'il est dans le reste du Japon. Par exemple, non seulement les exploitations agricoles sont beaucoup plus vastes à Hokkaidō (6,8 ha en moyenne en 1975 au lieu de 0,8 ha dans les autres préfectures), ce qui est banal vu les conditions historiques du peuplement et leur état actuel, mais ces exploitations s'agrandissent rapidement à Hokkaidō (leur taille a exactement doublé entre 1955 et 1975), alors qu'elles ne changent pratiquement pas ailleurs (gain de 7%); et même, entre 1970 et 1975, la surface moyenne a augmenté de 26% à Hokkaidō, tandis qu'elle diminuait de 1% ailleurs... L'évolution n'est pas seulement différente, elle est inverse!

Cet exemple est expressif, mais il ne reflète bien sûr qu'un aspect particulier du rapport de la société à ses lieux: l'attachement des agriculteurs à la terre. On peut dire, en simplifiant beaucoup, que l'agriculteur, quand il ne boucle plus son budget, abandonne son exploitation à Hokkaidô, tandis qu'ailleurs il prend une occupation supplémentaire au chantier, à l'usine etc. Mais pourquoi donc les agriculteurs de Hokkaidô sont-ils moins attachés à leur terre que les autres ?

C'est ici que se pose le problème du rapport global de la société à ses lieux, c'est-à-dire des principes qui organisent l'espace social. Il paraît évident que c'est le peu de durée de l'occupation humaine des campagnes de Hokkaidô (trois ou quatre générations au maximum) qui explique que l'attachement à la terre y soit moindre qu'au vieux Japon. Mais tout expliquer par le peu d'ancienneté de la colonisation serait trop simple. Nous verrons tout à l'heure qu'à Hokkaidô même le comportement de la société rurale à l'égard de la terre peut être très différent d'un lieu à l'autre. Dans telle localité l'émigration est rapide, dans telle autre elle est lente, malgré des conditions économiques et naturelles apparemment semblables. Il faut donc chercher plus loin, et définir les principes qui rendent compte de ce moindre attachement de la société hokkaïdoise à ses lieux. C'est parce que, globalement, la société hokkaïdoise est différente de celle du reste du Japon, que les agriculteurs y ont un comportement spatial différent.

Il faut aussi, bien entendu, définir la genèse et l'évolution de ces différences. Elles ne sont pas nées du jour au lendemain au moment de la migration des colons. Inversement, il n'est pas certain qu'elles soient plus grandes aujourd'hui qu'hier. Plusieurs d'entre elles, en particulier du point de vue linguistique, sont en voie de résorption, soit parce que c'est Hokkaidô qui se rapproche du modèle commun dans le reste du Japon, soit au contraire parce que le reste du Japon évolue à retardement dans la même direction que Hokkaidô.

Il s'agit donc de définir à la fois un rapport, celui de la société hokkaïdoise à ses lieux, et les conditions de l'évolution de ce rapport. Grosso modo, cette évolution peut se diviser en trois périodes: a) une période d'instabilité initiale: la société originelle est ébranlée, elle émet des émigrants; ces émigrants vont coloniser Hokkaidô, mais ils ne s'y fixent pas du premier coup; très grossièrement, cette période correspond au règne de Meiji; b) une période d'enracinement: il se forme à Hokkaidô une société locale, qui est distincte de celle du vieux pays; grosso modo, cette période correspond aux années 1910-1955; c) une période de délocalisation, après 1955: dans tout le Japon les localismes tendent à s'effacer, les ruraux émigrent particulièrement à Hokkaidô; la société hokkaïdoise perd comme les autres de son originalité, mais le fait même que la délocalisation y soit plus marquée qu'ailleurs constitue une originalité qui s'explique par des caractéristiques élaborées au cours des deux périodes précédentes.

1^{ère} Période: l'instabilité initiale.

Les premières caractéristiques de la société hokkaïdoise prennent corps avant même que les colons ne se soient installés dans l'île. En effet, par rapport à la société qui reste en place au vieux Japon, ces émigrants ont pour trait commun d'être des laissés-pour-compte (*datsuraku-sha*) de l'évolution sociale des localités dont ils sont issus. Il s'agit essentiellement de petits paysans, qu'émettent les campagnes ébranlées par la pénétration de l'économie de marché. On trouve certes des éléments sociaux de toute provenance (nobles etc), mais le gros de l'émigration est relativement homogène. Cette relative homogénéité explique certains traits de la société en formation à Hokkaidô: dès le départ existe une certaine égalité de niveau social entre les colons.

Toutefois, les traits décisifs sont d'ordre mental plus que social. Il s'agit d'une société de déracinés (*nagaremono*), qui ont conscience de l'être et se comportent en fonction de la conscience qu'ils en ont. Certes, il est banal de dire qu'une société de colons est une société déracinée. Pour apprécier la rupture psycho-sociale dont s'accompagne la colonisation de Hokkaidô, il faut tenir compte de trois caractéristiques de la société japonaise traditionnelle:

- dans cette société, l'individu se définissait moins en tant que tel, c'est-à-dire comme ego conscient face au monde, que par sa place dans une topologie sociale fondée sur l'opposition du "dedans" (*uchi*) au "dehors" (*soto*). Or l'émigrant est expulsé du "dedans" vers le "dehors"; et Hokkaidô, l'Île des Sauvages (*Ezo-gashima*), c'est le pôle extrême du "dehors". Pour cet émigrant, la rupture est beaucoup plus brutale que, par exemple, pour le colon protestant de l'Amérique du Nord, dont la personnalité se fonde d'abord sur une topologie ubiquiste: le moi conscient face à Dieu et au monde.

- dans cette société, le lignage prend valeur éthique, avec la religion des ancêtres; cette valeur est matérialisée par la maison (*ie*) pôle spirituellement intense et matériellement très stable: la même famille peut occuper le même lopin depuis des siècles, ce qui est très différent, par exemple, de la société rurale française où les alliances et les héritages ont mobilisé les patrimoines fonciers. Ici, l'émigration est une démission, un manquement, une fuite nocturne (*yonige*). On peut presque l'assimiler à une faute, que le colon cherche à se dissimuler en invoquant les prétextes idéologiques que lui fournit la propagande de l'Etat en faveur de la colonisation.

- dans cette société, chaque individu et chaque groupe se définissent par, n'existent que dans, une topologie essentiellement inégalitaire et hiérarchisée. Or les émigrants sont tous des laissés-pour-compte, et, comme colons, tous repartent à zéro. Cette égalisation radicale équivaut à une désintégration des topologies sociales traditionnelles. Il faut donc mettre quelque chose à la place, c'est-à-dire

créer de nouveaux rapports sociaux.

Quel effect ce bouleversement topologique a-t-il exercé sur le comportement spatial de la société ?

Au début, il existe un fossé entre les lieux mentaux et les lieux matériels. La société est encore totalement inadaptée à son nouveau milieu. Non seulement elle ne le perçoit qu'à travers ses prismes traditionnels, mais elle le nie plus ou moins consciemment. On pourrait donc dire que son localisme est nul; mais "localisme" n'est pas le mot exact: c'est la *localité* même (*chiiki-sei*) de cette société qui est nulle. La société existe indépendamment des lieux qu'elle est amenée à occuper. C'est une *société prélocale*.

En voici un exemple concret. Par rapport à d'autres, la colonisation de Hokkaidô s'est caractérisée par le rôle essentiel qu'y a joué l'immigration de groupe. Le colon-type de Hokkaidô, ce n'est pas un pionnier isolé, c'est l'un des membres d'un groupe qui souvent s'est constitué des la région de départ, ou, du moins, avant le défrichement. Ainsi ces groupes, qui sont le germe de la future société locale, ne doivent rien au milieu d'accueil; l'espace social est totalement indépendant de l'espace naturel. De fait, il n'était pas rare que ces groupes se déplacent, à Hokkaidô, d'un défrichement à un autre, s'ils échouaient la première fois. Cela parfois sur plusieurs centaines de kilomètres.

A première vue, cette indépendance de la société à l'égard des lieux diffère fondamentalement de l'attachement qu'elle leur témoigne dans le reste du Japon. En fait elle en résulte directement: c'est justement parce que les émigrants se voulaient fidèles aux ancêtres et au vieux pays par delà les mers (le détroit de Tsugaru), qu'ils ne s'attachaient pas à leur nouveau milieu. Il y avait en effet une attitude très répandue dans la société hokaïdoise des premiers temps: on cherchait à faire fortune le plus vite possible, pour pouvoir retourner au vieux pays (*urusato*). En réalité, peu nombreux sont ceux qui y ont réussi. Mais cette attitude s'exprime en tout cas par une grande instabilité spatiale. S'il ne réussit pas bien dans sa première tentative, le colon va chercher fortune ailleurs. Dans la région du Tokachi, par exemple, les métayers étaient si instables, que les propriétaires devaient abaisser les taux de redevance pour les retenir. Même parmi les colons militaires (*tondenhei*), qui pourtant jouissaient d'avantages particuliers et étaient maintenus par une stricte organisation, le taux de fixation n'était que de 20%; c'est-à-dire que quatre colons sur cinq allaient s'installer ailleurs après un premier échec.

Cela dit, on ne peut pas expliquer cette instabilité dans l'espace concret uniquement par la stabilité de l'espace de référence au plan mental (le *urusato*) et par la discordance qui existait entre les deux. D'abord, la stabilité de l'espace de référence était elle-même minée par la désintégration des topologies traditionnelles;

et puis, à mesure que le temps passait, de nouvelles topologies naissaient au sein de la société coloniale, c'est-à-dire qu'elle s'élaborait un espace de référence qui, lui, était adapté au nouveau milieu.

2^{ème} Périodes: l'enracinement.

La période qui s'ouvre ainsi est celle de l'affirmation d'une identité (*dôminsei*) spécifique de la société hokkaïdoise. A propos de cette identité circule un grand nombre de mythes, dont la plupart tendent à assimiler le cas hokkaïdois au cas américain du Nord: on parle d'esprit pionnier (*kaitaku seishin* ou même *paioniâ supiritto*), de "Far-North," de "bataille avec la Grande Nature" (*Dai Shizen to no tatakai*), laquelle aurait forgé une mentalité individualiste, ouverte etc.. Ces mythes sont très intéressants à analyser en eux-mêmes, parce qu'ils conditionnent, entre autres, l'attitude des milieux dirigeants à l'égard de l'île et ont par là un grand retentissement sur les fonctions qu'ils lui impartissent dans l'ensemble national.

En faisant autant que possible abstraction de cette mythologie, je vais essayer de poursuivre la définition des topologies particulières à la société hokkaïdoise, et de leur rapport avec le comportement spatial de cette société. Je parlerai surtout de la société rurale.

Le trait fondamental de cette société, c'est que la structuration qui l'a produite s'est faite *par l'extérieur* plutôt que par l'intérieur. Elle diffère par la profondeur de la société traditionnelle des campagnes du vieux Japon. Avant d'exister par elles-mêmes, les diverses localités de Hokkaidô ont en effet été définies par l'Etat, c'est-à-dire par un appareil extra-local, ou, mieux, supra-local. Au plan des symboles, il s'agit du carroyage orthogonal (*goban-no-me*) qui a présidé au peuplement: les lieux y sont définis par l'Etat, qui y dispose les colons comme il l'entend. Même la toponymie doit beaucoup à l'Etat, soit qu'elle se rattache à l'ordre du *goban-no-me*, soit que les fonctionnaires aient transcrit la toponymie aïnoue avec les caractères de leur choix.

Plus concrètement, les collectivités rurales (*buraku*) de Hokkaidô se sont constitués sur l'injonction expresse du gouvernement. A partir de la fin de Meiji, celui-ci fait en effet un gros effort pour structurer la société rurale, dont l'instabilité nuit au développement économique. Les autorités font d'abord conclure aux agriculteurs des contrats d'association (*môshiwase kiyaku*). Les unités locales ainsi constituées sont immédiatement engrenées dans la politique agricole. En particulier, l'Etat encourage la formation de coopératives. Hokkaidô devient ainsi, avant la guerre, la région où les coopératives sont de loin les plus développées. Or, les plus petites coopératives correspondent aux *buraku*. Il se produit ainsi une assimilation qui fait de ces *buraku* tout autre chose que ce terme recouvre au

vieux Japon. Là, le *buraku* n'est autre que la communauté traditionnelle du *mura*; et c'est dans son cadre, sur une base communautaire et non pas contractuelle, que se fait l'entraide entre les paysans. En conséquence, les coopératives se développeront beaucoup plus lentement dans le vieux Japon qu'à Hokkaidô.

Ainsi, dès leur naissance, les *buraku* de Hokkaidô sont des organisations fonctionnelles. Ils n'ont en rien la globalité (*zentai-sei*) qu'a le *mura* ou *buraku* du vieux Japon. Le *buraku* de Hokkaidô n'existe qu'en fonction d'un appareil supra-local, dont il n'est qu'un élément.

Cette fonctionnalité se retrouve au niveau des membres qui le composent. Dès le début, en effet, le colon est jeté dans l'économie de marché, ou il se définit par sa fonction de producteur de vivres. Pour reprendre la distinction d'Henri Mendreas, on peut dire que, dès le début, les campagnes de Hokkaidô ont été peuplées moins par des paysans que par des agriculteurs. Au contraire, on peut dire que dans le reste du Japon, les campagnes sont encore peuplées de paysans. Il ne s'agit pas de niveau technique, mais d'un comportement global, et, en particulier, du comportement à l'égard des lieux. Au vieux Japon, aujourd'hui encore, le paysan se définit par son appartenance à un milieu plus que par une fonction; c'est pourquoi on peut voir des alternants qui passent le plus clair de leur temps en ville et qui gagnent davantage par leurs activités urbaines que par l'agriculture, mais qui se disent imperturbablement paysans et n'abandonnent pas leur exploitation.

Le fonctionnalisme des structures sociales de Hokkaidô se traduit dans l'organisation spatiale. Les campagnes de l'île, où l'habitat est dispersé, se distinguent fortement dès le début des centres de services à habitat groupé dits *shigaichi*, i.e. zones urbaines. Si petites qu'elles puissent être, ces zones urbaines sont des villes, non pas des villages. Elles sont peuplées de commerçants, d'administrateurs etc, tandis que les agriculteurs résident à la campagne. Ces villes organisent la desserte et l'encadrement des campagnes. Entre ville et campagne existe une complémentarité fonctionnelle, une *spécialisation* qui diffère essentiellement de la pan-fonctionnalité et de la non-spécialisation du village. Et ces *shigaichi* ne sont eux-mêmes que l'appareil local d'organisations plus vastes, celles de l'Etat et des circuits économiques.

De cette organisation résulte que *l'agriculteur hokkaidôis a toujours pensé au delà de son horizon* immédiat. Par sa fonctionnalité de producteur il s'intègre aux appareils supra-locaux. Pour lui, le milieu local, le contexte du vécu immédiat n'a jamais été cette condition même de l'existence qu'il est pour l'habitant du *mura*. Son contexte à lui, c'est, aussi bien, les variations du cours des produits sur le marché international, auquel il est beaucoup plus sensible que les paysans du reste du Japon .. Et il se détache, en proportion, du milieu local.

A Hokkaidô, ce n'est donc pas seulement le milieu local, la localité qui structure l'espace de référence de ceux qui l'habitent. Autant que par son champ, l'espace de référence du producteur de haricot rouge du Tokachi est polarisé par la bourse du haricot rouge d'Obihiro. Alors qu'au vieux Japon les localités polarisent l'espace de référence de leurs habitants, à Hokkaidô la localité n'est plus le centre du monde. Il se produit une sorte de *décentrement*.

Cette évolution n'est pas seulement la suite logique et banale du déracinement de la phase d'instabilité initiale; car il se produit en même temps un *recentrement*, non plus sur la localité, mais *sur la cellule conjugale et sur l'individu*. L'un et l'autre, en effet, ont pris très tôt à Hokkaidô une valeur qu'ils n'avaient pas dans la société traditionnelle. La cellule conjugale émerge comme élément essentiel de la société, par suite de la désintégration des topologies traditionnelles où elle s'insérait. C'est elle qui prend la place que tenaient, au vieux Japon, la maison lignagère (*ie*) et le clan affín (*dozôkudan*), pour la bonne raison que ni les lignages ni les clans n'ont suivi les émigrants hors du vieux Japon.

L'émergence de la cellule conjugale apparaît clairement dans le taux de divorce. Dans les campagnes traditionnelles, ce taux était très élevé, car on répudiait facilement les femmes si elles n'agréaient pas à la famille du mari; c'est-à-dire que le rapport contractuel époux-épouse avait peu de poids devant les exigences du lignage. Or, à Hokkaidô, le taux est devenu très vite beaucoup plus bas que la moyenne: 2,87 p. 1000 habitants vers 1900, par exemple, contre 5,88 en Akita.

L'émergence de l'individu est plus difficile à définir, parce qu'on peut facilement tomber dans les mythes du pionnier à l'américaine. Mais le contexte est clair. L'émergence de l'individu résulte directement de la désintégration des topologies traditionnelles. L'individu traditionnel, on l'a vu, se définissait moins comme tel, c'est-à-dire comme ego face au monde, que par son statut, c'est-à-dire selon une topologie socialement codifiée. On le voit dans les niveaux de langue, où, selon son statut vis-à-vis de l'interlocuteur, le locuteur emploie un vocabulaire différent. Or, à Hokkaidô, les niveaux de langue sont considérablement appauvris. On remarque aujourd'hui une évolution en ce sens dans tout le Japon; mais, à Hokkaidô, elle était déjà très avancée avant la guerre, et elle l'est toujours nettement plus qu'ailleurs. Le parler hokkaïdois emploie très peu les mots et les tournures honorifiques ou dépréciatifs. En particulier, le langage féminin diffère moins qu'ailleurs du langage masculin. De même, les mots employés pour dire "je", "tu" ou "vous" sont moins nombreux qu'ailleurs.

Voici un autre exemple de l'affirmation de l'individu hokkaïdois. Il y a un an environ, le *Hokkaidô Shinbun* citait ces propos d'une jeune Hokkaïdoise de Kushiro, qui était allée faire ses études dans un *tandai* (IUT) d'Aizu (*Fukushima-ken*): "Les gens d'Aizu, ils acceptent comme ça (*sunnari ukeireru*) le point de vue de leur

entourage et de leur milieu. Moi, à leur place (*watashi nara*), je ferais plutôt ce que j'ai envie de faire (*yaritai koto wo yatte shimau*)..."

3^{ème} Période: la délocalisation.

Si l'on résume l'évolution des deux périodes précédentes, on voit qu'elle se ramène à un affaiblissement des topologies fondées sur les relations de parenté et de localité, et à un renforcement des topologies fondées sur le primat de l'individu et des fonctions. Cela conduit naturellement à un certain détachement de la société à l'égard de ses lieux. En effet, si l'individu se définit d'abord en tant que tel, il craint moins de changer de milieu, puisque le milieu conditionne moins sa personnalité; au contraire, si l'individu n'est qu'une pièce d'un "dedans" (*uchi*) qui n'est lui-même qu'une pièce du milieu local, il ne peut se détacher de ce milieu sans crise profonde de sa personnalité. Pour l'agriculteur hokkaidôis, la campagne où il réside n'est pas un monde, elle n'est qu'un lieu subordonné à sa fonction d'agriculteur; et il l'abandonne si cette fonction ne suffit pas à assurer son existence.

La *subordination des lieux aux fonctions* est caractéristique des sociétés technologiques et urbanisées, et elle mène directement à une *délocalisation* des individus. Au contraire, dans les sociétés traditionnelles, les fonctions sont subordonnées aux lieux, et leur échelle varie selon l'échelle des localités. Dans un village traditionnel, on trouve la quasi totalité des fonctions nécessaires à l'existence de la communauté. Au contraire, dans les sociétés urbanisées, on trouve des localités entières subordonnées à un petit nombre de fonctions: une ville dortoir, par exemple. Les lieux n'y existent pas pour eux-mêmes, ils n'existent qu'en tant que localisation d'une fonction.

Ce n'est pas un hasard si Hokkaidô est l'une des régions les plus urbanisées du Japon, et même la plus urbanisée si l'on met en rapport la population qui vit dans les zones urbanisées avec celle qui vit à la campagne. De ce point de vue, Hokkaidô dépasse même le Kantô. En effet, dans le Kantô, les villes sont très grandes, mais les campagnes sont très peuplées aussi, tandis qu'à Hokkaidô les campagnes sont comparativement des déserts.

On peut aussi mesurer l'urbanisation par des critères qualitatifs: le taux de délinquance, par exemple, ou celui de l'alcoolisme, pour lesquels Hokkaidô est à égalité avec Tôkyô. Le taux de divorces est aussi un bon indice d'urbanisation. Je disais tout à l'heure qu'à Hokkaidô ce taux était plus bas qu'ailleurs, à cause de l'émergence de la cellule conjugale. Dans ce contexte, un taux peu élevé était un indice de modernité. Seulement, passé un certain stade, dans les sociétés urbanisées, le taux de divorce tend à s'élever. Il le fait dans toutes les grandes villes du Japon depuis la guerre, et ce sont maintenant les régions reculées qui ont les taux les moins élevés. A Hokkaidô aussi le taux s'est élevé après la guerre, et plus rapidement qu'ailleurs. Depuis 1969 l'île a le taux de divorces le plus élevé du Japon.

Divorce, délinquance etc témoignent d'un relâchement des topologies qui contraignent l'individu. Mais naturellement l'urbanisation s'exprime d'abord par une délocalisation matérielle, le dépeuplement des campagnes. C'est Hokkaidô qui connaît les taux d'émigration rurale les plus élevés de tout le Japon. Et ceux qui s'en vont abandonnent leur terre, ce qui conduit à un accroissement rapide de l'échelle des exploitations qui restent. Comme je le disais en introduction, si les gens s'en vont ou abandonnent l'agriculture, ce n'est pas parce que le peuplement est récent, c'est parce que la société rurale est structurée différemment. Elle n'a jamais été constituée de communautés dotées chacune de globalité et multiplement enracinées à leur milieu naturel, mais d'associations fonctionnelles fondées sur un intérêt précis et partiel de chacun de leurs membres.

Voici un bon exemple de la différence qui en résulte du point de vue du comportement de la société à l'égard de ses lieux. Dans la municipalité de Toyokoro, au Tokachi, existe une localité, Ushishubetsu, qu'on surnomme habituellement "le secteur Ninomiya" (Ninomiya chiku). C'est que les colons qui l'ont peuplée vers 1900 étaient des adeptes de la doctrine de Ninomiya Sontoku. Leur organisation communautaire était très complète et très stricte. Aujourd'hui encore les habitants aiment souligner qu'ils appartiennent à une grande famille – ce qui est l'un des critères des communautés par rapport aux associations –. Or, dans ce "secteur Ninomiya", l'exode rural est très faible. Le total des exploitations n'a diminué que de 28% depuis la fondation, il y a plus de 75 ans. Cette proportion est très exactement celle dont ont diminué les exploitations du reste de la municipalité de Toyokoro en cinq ans, de 1970 à 1975..

Hokkaidô apparaît ainsi à plusieurs égards comme l'une des régions les plus avancées du Japon dans la voie des sociétés urbanisées. Mais il serait hâtif de juger que les autres régions du Japon vont toutes suivre la même voie un jour ou l'autre. En effet la délocalisation, c'est-à-dire le primat des fonctions sur les lieux, n'est qu'un attribut parmi d'autres des sociétés urbanisées. Non seulement l'urbanisation ne s'y réduit pas, mais, à partir d'un certain stade, elle aboutit au contraire à une *revalorisation des lieux*, de la localité. On en a un bon exemple avec l'architecture de plaisance en France: alors que les habitants du cru tendent à abandonner l'architecture traditionnelle de leur région, les Parisiens en villégiature, eux, font bâtir leurs résidences secondaires dans le style traditionnel. Ce sont eux maintenant qui donnent des leçons de localisme aux localités qui les accueillent. Bien sûr, il ne s'agit pas d'un vrai localisme, mais d'un *métalocalisme*. Mais ce courant est inséparable d'un courant plus général qui tend à revaloriser la localité, tant du point de vue culturel que politique et économique. Aujourd'hui, ce courant, qui s'exprime dans le mouvement habitant (*jûmin undô*), est plus développé au Japon qu'en France sur la plan économique, mais moins sur le plan culturel.

Et Hokkaidô, dans ce retournement fondamental des tendances spatiales des sociétés urbanisées? L'île est assez en retard sur ce point. Peut-être est-ce parce que la société hokkaïdoise est allée trop vite et trop loin sur la voie de la délocalisation... En fait, il ne s'agit pas tant d'une différence de degré, que d'une *différence de nature*. Au vieux Japon, si les localités sont restées particulièrement vivaces, c'est parce que cette ténacité tient directement aux topologies spécifiques de la société japonaise. Celles-ci sont plus favorables à l'attachement de la société à ses lieux que les topologies qui dominent dans la société française, par exemple. On peut les résumer par une tendance particularisante et internalisante, tandis que, par contraste, la société française se caractérise plutôt par une tendance généralisante et externalisante. Un des effets de la particularisation et de l'internalisation, c'est la valorisation culturelle et économique de la terre. Le développement de la société se traduira par l'intensification de la productivité de la terre, plutôt que par un gain de surfaces ou de productivité du travail. L'attachement à la terre varie en proportion directe de cette valorisation. Et c'est en raison de cette tendance internalisante qu'on observe aujourd'hui, au vieux Japon, ce phénomène absolument unique parmi les nations industrielles: le rétrécissement de la surface moyenne des exploitations, alors qu'elles n'ont pas dépassé le stade de la micro-exploitation (selon les critères occidentaux).

Cependant, à Hokkaidô, c'est plutôt la tendance inverse. La moyenne des agriculteurs préfèrent abandonner leur exploitation, quand elle est déficitaire, plutôt que de prendre un travail non agricole comme les neuf dixièmes des agriculteurs du reste du Japon. Bien sûr, cela ne veut pas dire que la société de Hokkaidô ressemble davantage à celle du Middle-West qu'à celle du reste du Japon. Mais il est certain que le rapport de la société hokkaïdoise à ses lieux diffère profondément du modèle japonais.

Vous voyez que j'en suis revenu à mon point de départ, ce qui est une étrange manière de conclure. Mais, après tout, l'évolution actuelle des sociétés industrielles nous montre que de localisme en délocalisation puis en métalocalisme, on finit par en revenir aux localités. Je vous remercie d'avoir bien voulu parcourir la boucle avec moi.

Cet article, texte d'une conférence prononcée le 15 février 1976 à la Maison franco-japonaise (Nichi-Futsu Kaikan) de Tokyo, résume un chapitre d'une thèse pour le Doctorat d'Etat, "Les grandes terres de Hokkaido, étude de géographie culturelle."

Cette recherche n'aurait pas été possible sans l'hospitalité de l'Institut de Géographie de l'Université du Tohoku, que je tiens à remercier ici, en particulier pour l'aide reçue de MM. Nishimura Kasuke, professeur, et Hasegawa Norio, professeur adjoint.

Bibliographie

- Il n'existe pas d'ouvrage traitant directement de cette question. A part une très abondante bibliographie historique, ceux qu'on pourra le plus utilement consulter sont :
- Takakura**, et al., "*Fudoki Nihon*, 6, Hokkaidô hen, Heibonsha, Tôkyô 1960, 346 p
- Enomoto M.** *Hokkaidô kaitaku seishin no keisei*, Yûzan Kaku, Tôkyô 1976, 245 p
- Kurosaki, Y.** *Kindai nôgyô sonraku no keisei to tenkai, Hokkaido Rusutsu mura no nôka keiei wo chûshin to shite*, Hanawa Shobô, Tôkyô 1973, 297 p
- Nagai** et al., *Hokkaidô*, Chûô Kôron sha, Tôkyô 1962, 247 p
- Moriyama G.** *Minshû seishin shi no gunzô, Kita no teihen kara*, Hokkaidô Daigaku Toshô Kankô kai, Sapporo 1974, 374 p
- Nishino T.** *Ishikari gawa kikô, Hokkaidô bummei shi wo saguru*, Nihon Hôsho Shuppan Kyôkai, Tôkyô 1975, 219 p
- Ishigaki F.** *Nihongo to Hokkaido hogen*, Hokkaidô Shinbun Sha, Sapporo 1976, 336 p
- Hokkaido Shinbun**, *Furusato kikô* (reportage de 40 articles parus en 1976)